



Tableau de Robert Combas : Poissonnerie chevaline.



## DU MÊME AUTEUR

Charles Baudelaire, un Frère en Idéal (Cardère éditeur)

Chacun brise ce qu'il aime (Librinova)

La Femme Chat – Le Livre du Mystère (Bookelis)

La Femme Chat – Morsures (Bookelis)

Paroles de petits garçons (Bookelis)

La Bible du Désir (Bookelis - en cours de publication)

La Femme Mystère (Bookelis - en cours de publication)

Vous pouvez me retrouver sur :

[www.desmotspourlecrire.com](http://www.desmotspourlecrire.com)

<http://facebook.com/glockner>

Vous pouvez m'écrire à : [fglock@club-internet.fr](mailto:fglock@club-internet.fr)

# La comédie familiale

Ce livre est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Fabrice Glockner

# La comédie familiale

ISBN : 979-10-359-2781-3

© FABRICE GLOCKNER

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tout pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu du livre.



A Sophie M.



# Le Nombri

Je vais vous entretenir d'un sujet passionnant :

Moi-Même !

Je suis pilote d'avion, plein aux as, je mesure deux mètres, j'ai un max de filles à mes pieds. Enfin actuellement, à douze ans, je rentre en cinquième, je mesure 1 mètre 63 et demi. Ne m'accusez pas de pinaillage : je me mesure chaque semaine et j'adore l'exactitude.

Le jour où vous me lirez, je serai sans doute plus grand que vous. L'avenir se présente bien, fabuleusement bien.



Comme tous les enfants, j'ai une Maman.

A ses côtés, je me sens Dieu éternel. Elle m'appartient. D'ailleurs, le mot Maman commence par Ma. Je ne connais personne d'aussi affectueux et indulgent.

Hyper gentille, elle ne me fait jamais de remarques. Elle a rarement le temps et ne supporte pas les conflits. J'exagère, elle pousse une gueulante terrible lorsque j'abuse. Là, je m'incline. Il te pleut un déluge de reproches sur la tête. Tu ne piges rien, tu en prends plein la figure. Elle répond à ta connerie par de la connerie. Autrefois, elle jetait les jouets mal rangés quand je me comportais trop mal. Pas seulement des machins nuls : des *Legos*, un train électrique, des *Playmobils*,

des soldats...Je protestais, elle en jetait d'autres. Le lendemain, désolée de sa réaction disproportionnée, elle me rachetait des jouets encore plus beaux. J'ai vite compris les avantages à en tirer.

Finalement, je n'ai pas abusé, car je déteste voir ma mère en cet état. Elle ne sait pas expliquer petit à petit, encaisse, puis finit par éclater. On dirait un couvercle de cocotte minute qui explose. Les adultes ne sont pas très intelligents, si l'on y réfléchit ; ils sont parfois très bêtes. Bon, je pardonne ses inconséquences. Elle se montre si bienveillante à côté. Et, trois fois l'an, cela reste acceptable. Lors de ces situations délicates, je fais le dos rond. Une fois sa colère passée, je chuchote, sur un ton angélique :

« Maman, je t'aime. Bisou. »

Elle craque. Fastoche : tu peux commettre les pires âneries, le soir tu seras absout. J'ignore si c'est pareil pour mes copains. Elle est super la mienne, je ne l'échangerais contre personne.

Cependant, en certaines circonstances, elle me gêne – au supermarché par exemple, au rayon des promotions.

« On n'achète pas en *promo* dans la famille. Je refuse de manger des produits au rabais », dis-je en tournant les talons.

Elle s'en fiche, hausse les épaules et poursuit ses courses.

J'ai un Papa.

Pour rien au monde, il achèterait en promo. Au contraire, tout ce qu'il y a de plus cher, de plus beau... Mes parents étant divorcés, je vis chez lui un jour sur deux, selon le principe de garde alternée. Je l'admire : il est le plus grand pêcheur de truites du département, le meilleur médecin, le premier conseiller municipal, le plus grand pilote privé... Auprès d'un tel père, vous admettez aisément que je sois un être génial, doué d'un potentiel énorme. J'y reviendrai.

Riche à millions, il a un portefeuille énorme, cinq cartes de crédit, un ordinateur à écran plat, un micro portable, une imprimante laser couleur, trois téléphones, un home cinéma, le 4X4 *BMW*, le superbe *X5*, une maison de maître avec ascenseur, parking souterrain, jacuzzi, piscine... Certes, me direz-vous, tout le monde a un téléphone, un ordi, une voiture. Sans doute ; en revanche mon père, il en change souvent, il a les trucs dernier cri, il les a eus avant les autres. Et pour le home cinéma, la baraque, le 4X4 *BMW*, il en faut sous la semelle.

Mon père, le Docteur François-Régis Dupiémontel, est un personnage très important, que les gens saluent respectueusement. Il sait tout sur tout. Il parle pendant une heure d'hameçon, de Greg Lemond, de Balzac, de la Révolution française, des marges d'investissement, des taux de change ajustables, des champignons, d'Emmanuel Kant, de Pierre Mendès-France, des dernières élections municipales, de notre famille dont les origines remontent au XIIème siècle,

de l'omelette qu'il prépare à merveille...Je l'ai vu tenir le crachoir sur des sujets où, même moi, je me sens nul.

Il connaît ses droits. L'été dernier, trente minutes de queue au péage sur l'autoroute à Bordeaux. Il parvient enfin au guichet.

« Cette situation est inadmissible sur les autoroutes de ce notre pays. Je ne paie pas. Question de principes : j'ai le racket en horreur », lance-t-il à la face du guichetier.

Surpris, le type appelle son supérieur hiérarchique qui ordonne de nous laisser passer, en relevant le numéro de la plaque d'immatriculation. Voilà le genre de situations où je le trouve extra !

La semaine suivante, il a reçu un courrier qui lui prescrivait de payer. Il a sorti son *Mont-Blanc* pour concocter une réponse extraordinaire, dans laquelle il menaçait de les traduire devant la Cour Européenne de Justice pour entrave au droit de la circulation. Une semaine après, la *Société des Autoroutes du Sud de la France* s'excusait du désagrément occasionné, souhaitait qu'à l'avenir il lui renouvelle sa confiance et lui offrait, à titre de dédommagement, une autorisation exceptionnelle de circuler durant un mois. N'est-il pas un personnage important, mon Papa ?

Depuis le divorce, il a pour compagne Nathalie, une ancienne top model encore bien roulée. Ne m'appréciant guère, elle rejoint son appartement quand j'arrive. Je la vois peu : tant mieux, on reste entre hommes. Je ne conçois toujours pas comment ma

mère a pu se lasser d'un homme à ce point fabuleux. Le bonheur était là.

Dur, dur de revenir à la triste réalité avec Maman, après un week-end de rêve chez Papa. *Roi du pétrole* dans une superbe demeure, j'ai fait des choses géniales. On m'a acheté des fringues super, *Ralph Lauren*, *Chevignon*, *Airness*, et des *shoes* au top, *Sebago* ou *Nike*. Trop beau, je pète la classe.

Je suis hyper sensible aux marques, afin d'impressionner les ploucs qui n'ont pas les moyens. Chez Maman, il y a tout le nécessaire bien sûr ; une certaine aisance on peut dire, elle est également médecin ; médecin de base toutefois, alors que mon père, Président du Conseil de l'Ordre, se situe au sommet. Ce n'est donc pas aussi magique. Un seul détail montre la différence de niveau : Papa bridge élégamment et scientifiquement, pendant que Maman s'éclate bêtement au tarot, en quête d'un *chien* d'enfer.

Dans ces conditions, vous admettez aisément que la seule perspective de retour chez elle me contrarie. Lundi dernier, j'ai appelé un taxi à la fin des cours – entre nous, j'en ai profité pour signaler aux potes que nous n'appartenons pas au même monde. Lorsque Maman est rentrée du boulot, j'étais affalé devant ma *PlayStation*. Je l'ai envoyée paître à propos de mes devoirs. J'ai râlé à cause de la nouvelle disposition du salon, avant de leur demander, à elle et son ami, de baisser le ton, parce qu'ils m'empêchaient d'écouter la télévision.

Elle s'est crue maligne.



« Je comprends. Il te faut un temps d'adaptation à chaque fois que tu reviens ici.

– Je suis parfaitement adapté, en permanence », ai-je répondu, avec mon habituel esprit de répartie.

Et toc, correction !

Ils avaient osé couper la haie malgré mon avis contraire.

« Si je veux me promener à poil dans le jardin...

– Tu attendras qu'elle soit moins ridicule, a-t-elle répliqué, bêtement.

– Elle est déjà énorme. Et tu n'as encore rien vu ! »

A table, Thibault, qui critiquait le jambon, a reçu une volée de bois vert :

« J'en ai marre. Tu n'es jamais satisfait, comme les enfants. Il y a toujours mieux ailleurs.

– Moi, je le trouve plutôt bon, ai-je ajouté.

– Tu as mal entendu. Je disais simplement que je préfère le jambon corse, a-t-il rétorqué, sans relever mon observation.

– Si tu n'es pas heureux, tu vas manger chez ton ex-femme.

– Ecoute, tu règles tes problèmes avec ton fils et tu t'adresses à moi d'une autre manière.

– Tu n'agresses pas mon fils et tu règles tes propres problèmes. »

Furieux, il est parti dîner au restaurant.

Le repas achevé, j'ai réclamé un câlin.

« Je ne supporte pas qu'on te parle sur ce ton.

– Je l'ai agressé la première. J'étais à cran, à cause de toi.

– Je t’aime.

– Thibault aussi m’aime. Je t’adore, mon chat. Tâche de faire un effort. »

D’une manière générale, elle s’énerve si l’on remarque mes défauts ou si l’on m’agresse. Au début, elle expliquait à son nouveau copain :

« Chacun a des défauts. Vous vous estimez parfaits, toi et tes mômes ? Alexis a douze ans, réalise ! Tu verras lorsque les tiens seront ados. »

De ma chambre, je jubilais. Le lendemain, je poussais le bouchon au-delà. Je testais, j’essayais de voir jusqu’où je pouvais aller. Je les sentais en décalage ; alors, je m’engouffrais dans la faille. Ensuite, je la questionnais, sur un ton désolé :

« Vous ne vous êtes pas encore disputés par ma faute ? »

Elle doit retrouver en moi le caractère des Dupiémontel : un certain exhibitionnisme, la certitude de tout savoir, peut-être une forme de vantardise. Il faut nous comprendre. On connaît tout, il serait regrettable de se priver de le crier sur les toits.

Je me souviens d’une fois où elle avait pété les plombs.

« Tu ressembles à ton père, un faiseur, puant et insupportable. »

Là, elle abusait. J’avais regagné ma chambre, en pleurs. Qu’elle me fasse des remarques de temps en temps, d’accord, à douze ans ; mais il est inadmissible qu’elle critique mon père. En ces moments-là, je la considère très conne. Après je le regrette. Car j’aime

Maman. J'aime également Papa. Je le maintiens donc: quand elle le critique, elle a un comportement de *grosse conne*. J'aurais envie de la piétiner.

D'ailleurs, la *grosse conne*, elle s'en veut. A mon âge, les pleurs sont infailibles. Elle monte. Je suis couché, la tête enfouie sous l'oreiller. Elle m'entoure de ses bras, s'excuse platement.

« Tu l'as dit, tu l'as pensé.

– Non, mes paroles ont dépassé ma pensée.

– Ca été dit !

– Pardon mon chéri. Je travaille énormément...

– Toujours pareil. Si tu travaillais moins, si tu t'occupais davantage de moi...

– C'est pour toi, pour t'offrir un cadre de vie agréable.

– Le cadre n'est pas l'essentiel. Tu critiques Papa, ça me déplaît. Et Mamie me manque...

– Je lui proposerai de venir la semaine prochaine. Tu sais, les adultes tiennent parfois des propos excessifs. Je ne critiquerai plus ton père. Bonne nuit mon grand.

– Je t'aime Maman. Tu téléphoneras à Mamie demain ?

– Oui. Bonne nuit, mon grand. »

Hop, *in the pocket*. Je me trouve habile, vraiment habile : je suis bien le fils de mon père. Et ce qu'elle détestait, les prétendus défauts : je les amplifierai. Elle est partie, hein ? On ne se débarrasse pas d'un Dupiémontel. Elle en aura jusqu'à la fin de ses jours. Elle paiera. On ne saurait quitter un héros si extraordinaire ; il demeure tapi dans l'ombre, prêt à bondir, me dis-je fier de ma victoire, en succombant à un sommeil délicieux.

J'ai une sœur de 22 ans.

Je l'appelle ma sœur, par gentillesse. En réalité, Maman l'a eue avec son premier mari. Je la supporte depuis qu'elle est étudiante, mais il arrive qu'on se dispute encore. Tenez, l'autre jour, je maltraisais le chat. Elle me demanda d'arrêter.

« Lâche ma chatte, Alexis ! »

Déjà, je riais intérieurement, je m'imaginai sa fougoune.

« Non. Ici, tu ne fais pas la loi. »

Le ton est vite monté. Elle avait ses règles. Par chance, ma mère est ménopausée aujourd'hui. Elle était infernale, il y a deux ou trois ans.

« Je te répète de lâcher Zoumba.

– Je fais ce que je veux avec qui je veux. »

J'ai persisté à emmerder la pauvre bête qui ne cessait de miauler.

« Je t'ordonne de lâcher Zoumba.

– Tu te prends pour qui à commander ? T'es grave. »

Ma frangine essaya d'attraper la minette – sans succès, évidemment. Alors, elle tenta de me frapper à coup de godasses, avant de jeter mon paquet de cartes de *yu-gi-oh*. Fou de rage, je balançai la chatte.

« Tu vois, quand on t'emmerde, t'apprécie pas. Pareil pour ma chatte. »

Quelle pétasse ! Si elle s'imaginait me donner des leçons !

« Ramasse ou je te fous une baffe.

– Vas-y, tape ta sœur, petit con.

– Je t'en fous une si tu ne les ramasses pas sur le champ.

– Tu peux toujours te brosser. »

La situation était bloquée. Hors de question de me battre contre ma grosse pouffe de sœur. Costaud la frangine, et je crains les coups. Même caractère que ma mère, aussi conne, incapable de se maîtriser. Enfin, elle rentra du boulot. On lui exposa la situation. Elle nous supplia de nous calmer, puis ramassa les cartes, en silence.

Ma soeur reste d'une jalousie dévorante. Elle n'a guère de chance, son père étant d'extraction sociale modeste. Elle écoute donc amèrement mes aventures au Sénégal, en Irlande ou à l'île de Pâques. Elle doit songer à ses propres vacances chez son beauf de père. La pauvre ! J'ai effectué un calcul précis devant elle à table : à douze ans, il m'a été donné de visiter 11 pays – Angleterre, Irlande, Danemark, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Maroc, Tunisie, Islande, Etats-Unis. Quasiment un par an. Et l'île de Pâques, le douzième. Mais j'ignore comment la considérer : un pays ou une île ? Bon, ne la mentionnons pas. Mes voyages préférés : les croisières. Devinez pourquoi ? Le caviar, bien entendu. Elle était verte de rage. Normal, à 22 ans, elle connaît seulement l'Espagne. Papa admettait mal que Maman, avant de le rencontrer, ait pu faire un enfant avec un beauf. Le résultat est là !

J'ai deux demi-frères, issus d'un premier mariage de mon père. Je les vois uniquement aux vacances de Noël. Ils ont dépassé la trentaine. Aucun intérêt, sauf

qu'ils ont chacun une fille ; je suis donc doublement *Tonton*, à douze ans. Qui dit mieux, hein ?

Mamie est une personne fondamentale. Je n'en ai qu'une hélas, l'autre est morte, depuis longtemps.

Le mot Mamie commence également par Ma. Folle de moi, archi-gaga, elle me téléphone chaque jour. J'ai toujours raison. Elle me trouve géant, elle s'extasie de me voir grandir, devenir un homme. Quand elle vient à la maison, c'est le pied : elle me sert à la perfection, découpe ma viande, prépare mes tartines de Nutella, range mes affaires, fait mon lit... Le soir, elle repasse mes fringues, à la perfection. Assister aux cours vêtu de polos *Ralph Lauren* et de sweats *Airness* repassés quotidiennement, ça classe un mec. Une vraie boniche, prête à devancer mes moindres désirs, une femme d'intérieur irréprochable, comme l'on en rencontre peu. Une fois pilote, je prendrai comme femme une hôtesse de l'air qui arrêtera de travailler pour rester à la maison.

Chez Maman, il y a trop de laisser-aller. Heureusement, Mamie vient une semaine par mois nettoyer la merde dans les coins, enlever les toiles d'araignées et surtout, s'occuper de moi.

Même si je la rabroue, elle me sert encore mieux, persuadée d'être en faute. J'en profite. Une deuxième mère, lorsque l'autre est absente ou insuffisamment câline. En cas de décision susceptible de me déplaire, je la mets en garde.

« Mamie ne sera pas contente... »

Très souvent, elle se ravise. Il existe entre elles une sorte de rivalité inconsciente dont, en fin stratège, je profite habilement. Trop bien !

Elle fait partie des meubles, comme dans le poème de Rimbaud où il évoque ces *vieillards qui font tresse avec leur siège*. Mamie, elle fait tresse avec la maison et s'y cramponne, au grand regret de sa fille. Moi, je la réclame régulièrement, elle et ses attentions. Je rappelle à Maman, le soir, lors d'un bisou appuyé :

« Mamie me manque... »

Le lendemain, je reviens à la charge.

« Tu as téléphoné à Mamie ? Elle arrive quand ? Je l'ai eue au téléphone. Elle attend ton appel. Elle t'envoie un gros gros bisou. »

Echec et mat : elle doit appeler. Les grands-parents débarquent suivis de leur petite valise, leur Yorkshire et leur cubitainer de vin. A moi la belle vie, à moi la belle semaine, à moi les caresses.

A moi les petits plats mitonnés. Adieu les plats expédiés par ma mère le soir à 21 heures : les pâtes froides, le riz gluant, le poulet sans assaisonnement, le rôti trop cuit...

J'oubliais les délicieux toasts au saumon ou au pâté. Minuscules, comme si j'avais deux ans, qu'elle met une heure à préparer. Je les avale en trente secondes, et elle recommence, ravie de se consacrer à son chéri. Vive Mamie !

Elle a un immense besoin de son petit-fils. Elle m'est si reconnaissante d'exister, de procurer des satisfactions à une existence vide de sens à son âge.

Mais, sous leurs airs débonnaires, il faut se méfier des grand-mères. Il faut poser des limites à ces envahisseurs potentiels, en raison de leur fâcheuse tendance à s'estimer tout permis : l'heure de *Fred et Jamy* est un moment sacré ; on évite de me déranger lors de mes parties de jeu vidéo ; mon bain mérite le respect.

Papy, c'est un autre topo. Il s'agit de mon grand-père maternel. L'autre vit en établissement spécialisé, atteint d'Alzheimer : pas beau à voir, le pauvre.

Ancien instit, vieille France, il oublie d'être un admirateur inconditionnel et ose me rappeler à l'ordre :

« On n'interrompt pas les adultes », me dit-il souvent.

Rendez-vous compte. En temps normal, je prends la parole lorsque je le désire. J'interromps les conversations si ça me chante. Papy applique d'autres règles, il est rigide. Parfois, je le plains d'ignorer les mérites de la cacophonie et du désordre. Avec lui, tu apprends un poème, tu ne regardes pas la télévision ; tu joues au scrabble, tu ne réponds pas à un appel sur ton portable ; tu manges, tu restes assis. Chiant au possible, il va au bout de ce qu'il entreprend. Il ne sait pas laisser en plan une activité et passer à une autre. Il y a, je crois, une question de nature profonde ou un effet de génération. Ils se sont peu amusés, ces vieux. Bizarrement, je ne parviens pas à me les représenter jeunes. Dès l'âge de vingt ans, ils devaient se sentir âgés, avec les premiers rhumatismes et les premiers cheveux blancs, à coup sûr.

Evidemment, un tel rythme ramollit le cerveau. Aujourd'hui, ils sont complètement largués : Internet,



ADSL, MSN, Youtube, Face Book, MP3, du chinois ! Ils appliquent des méthodes d'une autre époque. L'autre jour, je devais préparer un exposé sur les héros romains. Je lui en parle. Il se passionne pour le sujet, sort dix bouquins, les étale sur le bureau et propose d'effectuer une synthèse ensemble.

« Deux minutes Papy. Je te montre comment on bosse. »

Il me dévisage, éberlué. Je me rends sur Google. Miracle : en sept secondes, 71.000 références. Lui, il avait passé deux heures à repérer les pages concernées. J'ajoute, en guise de coup de grâce :

« Il n'est plus utile d'écrire. Avec deux *copier-coller*, tu as un exposé génial en cinq minutes.

– Il te faut un apport personnel, tu dois produire une synthèse. Tu ne peux pas te contenter de compiler trois articles d'Internet.

– Bien sûr ! Il y en a un super. Je l'imprime. Ensuite, je joue à ma *PlayStation*. De ton temps, tu n'y serais pas arrivé si vite.

– De mon temps, on travaillait sérieusement Tu ne peux...

– Si, regarde. De ton temps, on s'amusait pas assez. Le jeu est essentiel à l'équilibre. »

Petite leçon au passage, Papy, correction ! Tu en as trop donné, des leçons, en tant qu'instit ; à ton tour d'en recevoir. Va, je te fais un bisou, malgré ton côté vieux schnock décalé.

Il a rangé ses bouquins, contrarié. Je suis monté jouer à *Medal of Honor*, porté par une sensation de triomphe indescriptible, en authentique *Winner*.

Attention, j'aime bien mon grand-père. Il appartient également aux meubles, à mon paysage mental, mais un paysage dépouillé, plutôt lunaire, plutôt rude. Quand il est sur le point de me rappeler à l'ordre, je m'intéresse à sa personne. Là il fond, oublie de me sermonner et me raconte des trucs inimaginables, des trucs réellement i-ni-ma-gi-na-bles, la nostalgie au fond de la voix : au début de sa carrière, il vivait avec l'eau à peine courante, des difficultés de chauffage l'hiver, pas de clim l'été – chez mon père, on a la clim., WC et garage y compris – pas de supermarché, pas de téléphone, pas de télévision. Alors, le Home cinéma !

Je demande s'ils étaient heureux.

« Bien sûr. Le confort...

– Ca compte énormément.

– Si tu veux. »

Je conçois difficilement qu'on ait le même sang. Enfin pour moitié, une petite moitié, car du sang bleu coule en abondance dans mes veines, du sang Dupiémon-tel.

Dans cette présentation de ma famille, j'allais oublier de parler de mon oncle, le frère de Papa. Un Directeur puissant, un Directeur très puissant dont je suis hyper fier. Mais je le vois peu, il travaille trop. Dommage.

Jusqu'à présent, tout était parfaitement OK. Je maîtrisais mon entourage proche. La situation se révèle plus

délicate, depuis six mois, avec l'apparition du copain de Maman, Thibault.

Je le surnomme le *cop*. Ce nul a été viré de la Direction Départementale par mon oncle. Désormais, il écrit: des romans, des nouvelles, des poèmes...C'est de la daube ; on trouve tellement de livres déjà écrits sur Internet ! Et il a publié un seul bouquin à 5000 exemplaires. Il vendrait à 100.000 exemplaires ; d'accord, je l'estimerais. Que dalle ! Maman m'explique : devenir écrivain exige du temps. Cause toujours.

Je ne comprends pas qu'elle ait remplacé mon père, plein aux as, respecté – on l'appelle *Docteur* ou *Monsieur le Président*, lui – par un type effacé, occupé à écrire, seul dans sa chambre. Il ne risque pas de piger la vie ainsi.

Il ne me fait plus de réflexions. Au début, il a tenté de commander. J'ai dû réagir, on n'agresse pas de la sorte un Dupiémontel, dont la famille remonte aux croisades. Ma mère non plus n'a guère apprécié l'outrage. D'ailleurs, on évite les remarques désobligeantes si l'on vit chez les autres : question de politesse, de savoir-vivre. Quand ça lui pètera, elle le foutra dehors, le scribouillard, et avec mon appui. Il a intérêt à se montrer sympa s'il veut un toit. Il m'arrive de penser en secret : vivement qu'il se casse !

Autrefois, Mamie me confiait :

« Tu es l'homme de la maison, Alexis. »

Maintenant, on est deux et il est le plus grand. Mais je le dépasserai bientôt, au rythme auquel je pousse.

Il jalouse Papa, j'en suis sûr. L'autre jour, il a pris un gros PV.

« Mon père, ses PV, il s'en débarrasse comme il veut. Un jeu d'enfant, pour un conseiller municipal, membre du Rotary, décoré de la Légion d'honneur...

– Ce sont des privilèges scandaleux. Ils ne devraient plus exister » a-t-il répliqué.

Fataliste, j'ai haussé les épaules. Le destin, mon vieux ; certains peuvent, d'autres non.

J'aurais pu poursuivre l'énumération. Docteur en médecine, membre du club de bridge et du Conseil d'administration de cinq associations, pilote d'avion, président de l'aéroclub, il détient aussi le record du nombre de champignons ramassés en une heure et une collection de trèfles à quatre feuilles.

Ne soyons pas trop rosse envers les gagne-petit. J'admets difficilement que ma mère fréquente pareil plouc après un homme si prodigieux. Cette énigme continue de m'étonner. Thibault doit avoir une très très grosse queue !

Je ne lui dis ni bonjour, ni bonsoir. Si quelqu'un doit réaliser des efforts en vue de relations harmonieuses, c'est lui. Moi, je l'exclus. Désormais, on a atteint un équilibre. Il me tient compagnie le soir avant le retour de Maman. Je parle de nos WC climatisés où il faut se méfier de ne pas attraper la crève, de la cylindrée des motos, de tir à l'arc ; je définis la médiatrice d'un segment ou je lui apprends que Vauban était un lointain cousin de mes ancêtres.

Mon père, François-Régis Dupiémontel lui-même, a ramassé de ses propres mains dix kilos de cèpes et pêché un brochet de trente kilos. Mes *Nike Shox* – 150 euros la paire, s'il te plaît – achetées il y a deux mois

me sont déjà petites. Baudelaire avait à coup sûr de l'air plein le ventre. L'an dernier, je courais 7 tours de stade en 20 minutes contre 9 aujourd'hui, bientôt 10. Quand m'arrêterai-je de progresser ? Il m'écoute, il s'intéresse à moi. En fin de compte, il est assez gentil.

Il a trois fils de son précédent mariage : trois gamins de 7 ans, 5 ans, 18 mois qu'il garde un week-end sur deux. Au début, je les considérais comme des concurrents potentiels. Je n'étais plus l'enfant roi, l'unique objet d'amour à la maison de Maman. Ils sont vite devenus mes compagnons de jeu. Petits, ils m'admirent. J'établis nos projets du week-end, je décide et ils suivent.

On a eu deux ou trois crises. Enfin, ils ont fait des cacas nerveux. Thibault est intervenu – pas violemment, il valait mieux. Maman nous a demandé de régler nos problèmes entre nous. Je l'approuve : *la raison du plus fort est toujours la meilleure*. Dans l'ensemble cependant, on adore jouer, en dépit de la différence d'âge.

De temps en temps, on fait tourner les adultes en bourrique. Ils ont découvert, effarés, que notre bêtise est mimétique. Lorsqu'on s'y met, ça dépote. Je commence et ils enchaînent, nul besoin de starter.



Vous le constatez, je suis un préado normal, ayant des parents divorcés, comme beaucoup.

Mais j'appartiens surtout à la catégorie des individus d'exception : doué et gâté par le sort, dominateur et sûr de moi.

Mon père répète souvent : « les Dupiémontel ont une approche nietzschéenne de l'existence. » Autrement dit, il y a d'un côté les forts, destinés à commander ; de l'autre les faibles, destinés à obéir. Situé du bon côté, j'adhère à cette idée.

Favorisé des dieux, je suis d'un naturel heureux.

Centré sur moi, sur un sujet captivant. Charmé chaque matin de ce que m'apporte la vie, merveilleuse. Normal si tout vous sourit, si vous êtes le plus beau, le plus fort, le plus intelligent. Je suis aujourd'hui *le Centre*, à la maison, mes maisons – l'individu lambda ne possèdera jamais deux chez-soi, ne sera jamais deux fois le centre, deux fois au centre – et serai demain *le Maître* dans mon avion d'où je contemplerai la terre et ses nains, à 10000 mètres d'altitude.

Une fois, le *cop* m'a interpellé : « arrête de te regarder le nombril. »

Quel abruti ! Si tu négliges ton nombril, les autres ne le contempleront pas à ta place. Je suis si génial, il est si beau ; ce serait dommage de se priver de ce spectacle. Je ne risque pas de le percer, à l'instar de ma gourde de cœur, j'aurais trop mal.

Malgré cela, il m'arrive de surprendre, voire de déconcerter par de réels élans de générosité. Si les adultes se sont couchés tard et si j'entends pleurer le petit dernier, je lui donne le biberon. Ils doivent penser : victoire, il devient serviable. Certes non ! Deux avantages : il se tait et ma mère me félicite. Un troisième : je frime à l'école, auprès de Laurie. Elle doit

rêver que je lui fasse un gosse. Rien n'est gratuit, même mes actes apparemment désintéressés.

Je cache régulièrement le doudou de François, le gosse de cinq ans. A son âge, il ne peut partir sans son fidèle compagnon. La famille se met en quête de Yaya. Très empressé, je le retrouve, au fond d'un lit, d'un tiroir, sous un coussin, après une bonne demi-heure de fouille infructueuse. Deux avantages : j'apparais serviable et perspicace, je prolonge leur présence.

Sujet central, je reste préoccupé par ma personne. Logique quand chacun vous considère génial, quand on raffole de soi, quand vos ancêtres ont dirigé les croisades. Pas affirmé « participé aux croisades », mais « dirigé les croisades ! » Sans ma famille, nous serions musulmans actuellement. Ma prof d'histoire, une grosse conne, jalouse, ne m'a pas cru. Mais sans nous, elle porterait le voile. Enfin, je ne me rappelle pas si c'est l'arrêt des arabes à Poitiers ou les croisades. Les deux, à coup sûr : dans ma famille, on déteste faire les choses à moitié.

Mon père a procédé à des recherches généalogiques pour aboutir à une découverte fondamentale : Dupiémontel s'écrit en réalité Du Piémontel. En effet, à la révolution, nos aïeux, craignant des représailles, ont soudé la particule au nom. Papa s'est rendu à la mairie, à l'état civil, afin de changer notre nom. Il a apporté des tonnes de documents, des tonnes de preuves. Ils ont refusé, bien qu'il soit conseiller municipal. Certaines situations sont situations ahurissantes. J'ai fini par comprendre que Monsieur le Maire est un

jaloux doublé d'un abruti autocrate qui a transmis des ordres à son personnel. Alors, mon père a intenté un procès. Les juges – tous des minables, des jaloux – ont dit non.

Une véritable injustice, mais on se nomme Du Piémontel. La parade sera d'accoler le nom de Maman au mien : Alexis Dupiémontel-Allègre. J'affectionne les noms à rallonge, permettant de prolonger l'effet de sa personne auprès de l'interlocuteur, exister davantage au fond de son petit cerveau.

Je me montre fort bavard, comme d'hab. Je reviens à mon sujet. Où en étais-je ? Oui, je sais profiter de la vie.

Rien ne me résiste. Je suis doué en tout : alpinisme, voile, tir à l'arc, pêche, moto, tir à la carabine, plongée, violon, piano, ping-pong, tennis, judo, VTT, guitare... Enfin, je me suis initié à une foule d'activités, avec une remarquable aisance. L'été dernier, j'ai passé une semaine au club de théâtre. Ma mère a vu la représentation. Ce fut un immense succès. Elle m'a trouvé formidable : « tu ressembles à Gérard Philippe, mon chéri. » Ce compliment m'a comblé, même si j'aurais préféré Johnny Depp. Je me sentais hyper à l'aise. Il frime, pensez-vous ? Non, je suis doué, vaivement doué. Il serait inconcevable de me forcer à devenir médiocre, dans le seul but d'éviter de ridiculiser les nuls. Je pourrais même devenir acteur, si je n'avais, depuis l'âge de cinq ans, cette vocation de pilote. Ou commandant du GIGN, si l'on avait le droit de s'en vanter ; c'est interdit, trop nase !